

SORAYA LANE

L'HÉRITAGE
D'ESTÉE

JAI
LU



L'héritage d'Estée

SORAYA LANE

L'héritage d'Estée

ROMAN

Traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande)
par Hélène Tordo



TITRE ORIGINAL
The Italian Daughter

ÉDITEUR ORIGINAL
Publié pour la première fois en Grande-Bretagne par Bookouture,
une marque de Storyfire Ltd.

© Soraya Lane, 2022

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© City Éditions, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour mon éditrice, Laura Deacon, que je remercie
d'avoir cru en cette série dès mes premières
évocations de l'intrigue. Je lui serai éternellement
reconnaissante de m'avoir donné ma chance.*

Prologue

Lac de Côme, 1946

ESTÉE

Quand Félix plongea la main dans sa veste, Estée sentit une boule se former dans sa gorge.

— Estée, j'ai acheté cette bague le lendemain du jour où je t'ai vue sur la scène de la Scala, il y a toutes ces années, déclara le jeune homme en lui tendant un écrin en velours rouge. Tu es la seule femme que j'aie jamais aimée.

Estée mourait d'envie d'admirer la pierre, de se repaître de la lumière du diamant qu'il avait choisi pour elle, mais elle n'en repoussa pas moins la main qu'il lui tendait en repliant ses doigts sur la boîte. *Il est encore fiancé à une autre femme.*

— Non, murmura-t-elle, ce n'est pas le moment. Je veux que tu me demandes ma main quand tu seras réellement libre de le faire.

Sans la quitter des yeux, il remit l'écrin dans sa poche.

— Est-ce que je peux te poser une question ?

— Bien sûr.

— Si je t'avais fait ma demande avant, aurais-tu accepté ?

Les larmes qu'elle avait été incapable de verser jusqu'alors emplirent soudain ses yeux.

— Oui, Félix, mille fois oui. Tu es la personne dont j'ai toujours rêvé.

1

Londres, de nos jours

Lily ouvrit la porte de l'appartement et entra en traînant sa valise et son sac de voyage dans son sillage.

— Hello ! appela-t-elle en repoussant la porte du bout du pied tout en lâchant son barda à terre.

Comme elle n'obtenait pas de réponse, elle avança encore de quelques pas et regarda autour d'elle, surprise que rien n'ait réellement changé au cours de ses quatre années d'absence. Elle était de retour à la maison et tout était resté dans le même état : les murs blancs, les coussins moelleux du canapé ou le miroir doré au-dessus de la cheminée, dont le manteau était enseveli sous d'innombrables photographies encadrées.

Elle prit un moment pour observer les clichés, qui pour la plupart affichaient son propre sourire. Elle tendit la main vers un portrait de son père et esquissa son visage du pouce, avant de se pencher sur celui de sa mère. Elle comprit alors combien celle-ci lui avait manqué.

Lentement, elle gagna la cuisine, consciente que sa mère n'était pas là sans avoir besoin de la chercher. Elle avisa une note sur le comptoir et s'en empara avec fébrilité.

Je suis impatiente de te voir, ma chérie, mais j'ai décidé de passer les prochaines semaines en Italie pour profiter du beau temps. On se retrouve là-bas ? Bisous, Maman

Lily reposa le message en pouffant. *Moi qui attendais nos retrouvailles avec impatience... Voilà qu'elle a filé en Italie !* Mais pas question de le lui reprocher pour autant : sa mère avait bien le droit de vivre sa vie puisque sa fille était partie s'installer à l'étranger, et Lily était ravie de la savoir heureuse.

Elle aperçut une pile d'enveloppes encore scellées qui traînaient à côté du grille-pain. Elle s'en saisit en pensant qu'on les avait mises de côté pour elle, mais certaines étaient adressées à sa mère. Toutefois, la dernière de la pile attira son attention.

À l'attention de la Succession de Patricia Rhodes

Lily fit tourner l'enveloppe entre ses doigts en se demandant pourquoi sa mère n'avait pas ouvert un pli adressé aux héritiers de sa grand-mère. Elle remarqua le cachet officiel du notaire et glissa un ongle sous le rabat, bien décidée à découvrir de quoi il s'agissait malgré la fatigue du décalage horaire et du vol de vingt-deux heures qui s'abattait brusquement sur elle. Rien d'étonnant à ce qu'elle soit épuisée puisqu'il n'était pas loin de minuit dans le pays dont elle venait.

À qui de droit, en réf. à la succession de Patricia Rhodes. Votre présence est requise à l'étude Williamson, Clark & Duncan, Paddington, Londres, le vendredi 26 août à neuf heures, afin de vous remettre un legs prévu par la succession.

Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir confirmer votre présence dans les meilleurs délais.

Avec mes sentiments respectueux,

John Williamson

Lily se frotta les yeux avant de relire le message. Sa grand-mère était morte plus de dix ans auparavant, alors qu'elle n'était encore qu'une adolescente, et la vision de son nom déclencha en elle un frémissement étrange. Elle avait adoré cette grand-mère, l'une des femmes les plus affectueuses et bienveillantes qu'elle ait jamais connues, et elle s'aperçut avec une pointe de culpabilité que cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait pas pensé à elle. Alors que le souvenir de son père ne quittait guère son esprit. Elle sourit en se remémorant les visites de son aïeule, lorsqu'elles s'installaient toutes les deux au soleil pour prendre le thé et que la première écoutait patiemment la seconde lui confier ses tracas d'adolescente.

Elle activa son téléphone pour envoyer un rapide e-mail au notaire, en quête d'informations supplémentaires.

Ils doivent faire erreur. S'il y avait encore des choses à régler à propos de la succession, je serais certainement au courant, non ?

2

Lily ouvrit les yeux, étonnée de se trouver sous un haut plafond blanc. Il lui fallut quelques minutes pour se rappeler où elle était.

Enfin, elle se redressa sur les coudes et pivota sur le côté pour se lever tout en passant les doigts dans ses cheveux pour tenter de les démêler. La chambre était encore plongée dans l'obscurité et la seule lueur provenait du couloir qu'elle avait dû oublier d'éteindre. Elle jeta un coup d'œil au réveil de la table de chevet et s'aperçut qu'elle était au lit depuis des siècles ! Il était près de quatre heures du matin, ce qui signifiait qu'elle avait dormi presque toute la journée et une bonne partie de la nuit. Cela dit, elle ne se sentait pas beaucoup mieux pour autant et son esprit lui paraissait pratiquement plus embrumé que lorsqu'elle s'était allongée.

Elle s'avança vers la salle de bains et se passa un peu d'eau sur le visage avant d'étudier son reflet dans le miroir accroché au-dessus du lavabo. Sans maquillage, elle distingua les légères taches de rousseur qui parsemaient son nez et ses joues, comme une ode au féroce soleil de Nouvelle-Zélande où elle avait vécu et travaillé pendant toutes ces années. Du bout des doigts, elle caressa sa peau en souriant

devant sa nouvelle teinte dorée de lumière. Avec ses longues boucles sauvages, elle évoquait désormais davantage la plage et la mer que la grisaille de la ville. Ce n'était pas pour lui déplaire, dans la mesure où cela contribuait à lui donner un air plus décontracté ; il lui avait fallu des années pour y parvenir, aussi n'était-elle pas disposée à abandonner cette nouvelle apparence sous prétexte qu'elle était de retour à Londres.

Elle rassembla ses longs cheveux foncés en un chignon serré tout en se dirigeant à petits pas jusqu'à la cuisine pour récupérer son téléphone sur le comptoir où elle l'avait laissé la veille. Elle vérifia ses e-mails et ouvrit celui d'un ancien collègue, avec en pièce jointe une photo du vignoble où elle avait fait les vendanges quatre années de suite. Les vignes voilées par la gelée blanche de l'aube firent affluer en elle une foule de souvenirs : le premier café du matin à l'ouverture du restaurant, la vue sur les rangées de vignes qui s'étendaient jusqu'à l'horizon. Elle laissa échapper un soupir. Elle n'aurait peut-être pas dû quitter la Nouvelle-Zélande pour ce job d'été en Italie, mais elle s'était toujours promis d'élargir son expérience dans d'autres régions du monde, pour sortir de sa zone de confort, avant de s'établir quelque part.

Elle retourna sur la boîte de réception pour faire défiler les messages jusqu'à ce qu'elle tombe sur la réponse des notaires.

Chère Mme Mackenzie,
Nous vous remercions de votre réponse. Nous sommes pleinement conscients de l'aspect quelque peu mystérieux de notre communication, mais

nous considérons qu'il serait préférable d'aborder la question afférente en votre présence ou celle d'un membre de votre famille. Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir confirmer votre venue au rendez-vous proposé vendredi prochain. Dans le cas contraire, nous sommes disposés à vous proposer une autre entrevue à votre convenance.

Avec nos sincères salutations,
John Williamson
Réf. Succession de Hope Berenson

Hope Berenson ? Lily fronça les sourcils mais elle eut beau fouiller sa mémoire, le nom ne lui évoquait absolument rien. Elle aurait aimé que sa mère soit là pour lui demander si elle l'avait déjà entendu ! C'était peut-être une femme qui avait appartenu au passé de sa grand-mère ; quelqu'un qui lui aurait fait un legs sans savoir qu'elle avait quitté ce monde depuis longtemps. En espérant qu'il ne s'agissait pas d'un vieux bibelot inutile qu'elle devrait ramener à la maison après le rendez-vous !

Lily reposa son téléphone. Tout ce dont elle avait besoin pour le moment, c'était d'une bonne dose de caféine pour reprendre ses esprits.

*

Un peu plus tard dans la journée, son portable se mit à sonner.

— Ma chérie, je suis si contente de t'entendre !

Lily répondit par un éclat de rire en rapprochant l'appareil de son oreille afin de mieux entendre la voix éraillée de sa mère.

— Je n'arrive pas à croire que tu sois partie en Italie juste au moment où je rentrais à la maison, lui reprocha gentiment Lily. Je m'attendais tout de même à une réception digne de ce nom pour mon retour !

Elle s'efforçait de masquer sa déception d'avoir trouvé un appartement vide – si sa mère était contente, elle l'était aussi. Elle n'avait pas encore fait la connaissance de son nouveau compagnon, mais ils avaient l'air d'avoir adopté un mode de vie merveilleux.

— Ma chérie, tu détestes être le centre de l'attention. Je n'allais certainement pas t'organiser une fête surprise de bienvenue.

Elle avait raison. Lily avait horreur de ce genre de choses qui plaisaient pourtant tellement à sa mère. Elle s'était toujours demandé si l'exubérance de sa mère avait exercé par réaction une influence sur sa propre nature, plus réservée, presque introvertie.

— Quand as-tu prévu d'arriver ? Est-ce que nous te verrons au lac de Côme ?

— Je prévois de partir dans une quinzaine de jours. Je suis tellement contente de te revoir, même si ce n'est que pour une nuit ou deux.

— C'est merveilleux ! Bon, il faut que je te laisse, ma chérie. On m'attend pour une excursion sur un yacht extraordinaire. Tu es sûre de ne pas pouvoir modifier ton vol pour venir nous voir plus tôt et passer plus de temps avec nous ?

Lily secoua la tête, même si sa mère ne pouvait pas la voir. Elle était impatiente de découvrir l'Italie : c'était un pays qu'elle avait toujours eu envie de visiter, mais elle ne tenait pas à se retrouver dans la

foule des touristes. Elle mourait d'envie de s'imprégner de la culture locale et d'arpenter les vignobles, les poumons gorgés d'air frais, et de rencontrer les vendangeurs et les propriétaires des domaines. Elle voulait découvrir les petites *trattorie* et côtoyer les gens ordinaires sur les marchés locaux, au lieu d'aller grossir les rangs de fans qui envahissaient les abords du lac de Côme dans l'espoir d'apercevoir George Clooney. Et comble de l'ironie, c'était sans doute la personne que sa mère avait en face d'elle.

— J'ai plusieurs affaires à régler à Londres avant de repartir et je ne vais pas pouvoir modifier mes plans, mais j'ai hâte de te voir, crois-moi, assura Lily. Au fait, avant de raccrocher, aurais-tu entendu parler d'une certaine Hope Berenson ?

— Non, pourquoi ?

— C'est juste qu'il y a une lettre qui est arrivée ici, d'un notaire, adressée à la succession de grand-mère.

— Tu sais bien comment je suis avec le courrier, ma chérie. J'ai dû oublier de l'ouvrir.

— Pas de problème. Je vais voir de quoi il s'agit et je te raconterai tout.

— *Ciao, bella !* chantonna sa mère avant de couper la communication.

Lily continua à fixer son écran pendant une bonne minute. Elle imagina sa mère vêtue de l'un de ses nombreux caftans colorés, qui grimpait dans un élégant yacht dans un cliquetis de bijoux. Elle était vraiment heureuse pour elle. Elle avait toujours été une mère merveilleuse, qui avait fait de sa fille sa priorité, et elle s'était montrée très forte après la mort de son mari, le père de Lily, concentrant tous ses efforts sur leur minuscule famille

jusqu'à ce que Lily parte à l'université. Malgré tout, si Lily était ravie que sa mère ait enfin rencontré quelqu'un, elle ne pouvait s'empêcher de se sentir nerveuse à l'idée de rencontrer le premier homme qui avait fait battre le cœur de sa mère depuis la mort de son père.

— Amuse-toi bien, murmura-t-elle dans le vide.

Elle décida qu'il était temps de prendre une douche. Dans sa salle de bains, elle ouvrit le robinet et, tandis qu'elle attendait que la vapeur d'eau chaude emplisse la pièce, le nom de Hope Berenson continuait de hanter ses pensées. Enfin, elle se glissa sous la douche, ferma les yeux et laissa l'eau ruisseler sur son visage et sur son corps.

Le rendez-vous avec le notaire était dans deux jours, deux jours d'attente. Et elle devait admettre que la curiosité commençait à la tarauder.

Lily patientait dans la salle d'attente de l'étude Williamson, Clark & Duncan, en faisait mine de lire le magazine posé sur ses genoux. Elle leva les yeux en entendant une jeune femme entrer et tendit l'oreille pour écouter ce que celle-ci disait à voix basse à la réceptionniste.

Avant que la femme se retourne, Lily s'était déjà replongée dans sa prétendue lecture pour ne pas être surprise à épier. C'était vraiment bizarre : il n'y avait qu'un seul homme dans la pièce ; les autres femmes avaient l'air d'avoir son âge et toutes feuilletaient des revues sans dire un mot.

Au moment où elle se redressait sur sa chaise en regardant sa montre, une voix attira son attention.

— Je vous prie de bien vouloir m'excuser, mesdames et monsieur, mais ce rendez-vous a été prévu pour l'ensemble de votre groupe. Lily, Georgia, Claudia, Ella, Blake et Rose, je vous prie de bien vouloir me suivre.

Lily échangea un regard avec certaines des femmes présentes, en se demandant ce qui pouvait bien les réunir.

— Avez-vous une idée de ce dont il est question ? murmura Lily à la jolie blonde qui la suivait.

Celle-ci secoua la tête.

— Pas la moindre. En fait, je commence à me demander pourquoi je suis venue.

— Je suppose que c'est la curiosité, intervint une autre femme.

Lily lui sourit.

— Nous allons peut-être apprendre que nous héritons de quelques millions, ou alors on va nous kidnapper. Dans tous les cas, je suis persuadée qu'il s'agit d'une blague.

Lily éclata d'un rire franc. Elle était à peu près certaine qu'elles ne risquaient pas de connaître un destin funeste dans cette étude de notaires de Paddington avec pignon sur rue, mais cela ne l'empêchait pas de partager ce scepticisme.

Le groupe fut introduit dans une grande salle de conférence et tout le monde fut invité à s'asseoir autour de la table présidée par un homme dans un élégant costume gris. À sa gauche se tenait une femme d'environ trente-cinq ans. Impeccablement vêtue d'une blouse en soie et d'un pantalon noir à taille haute, elle avait les cheveux relevés en arrière en une queue-de-cheval serrée. Cependant, derrière son allure irréprochable, ses yeux trahissaient une certaine nervosité.

Lily prit place et l'assistante qui les avait fait entrer leur distribua des feuilles. Elle leur proposa également du café et des viennoiseries posées au centre de la table, mais tout le monde déclina.

— J'aimerais vous souhaiter la bienvenue à tous et vous remercier d'avoir répondu à notre invitation, dit l'homme en se levant.

Il souriait. Ses cheveux étaient d'un gris plus clair que son costume et, lorsqu'il parlait, il paraissait plus jeune.

— Vous remarquerez que vous êtes six aujourd'hui, et bien que je sois conscient qu'il est peu commun d'être convié sans plus d'information à une réunion de groupe, vous comprendrez bientôt pourquoi il était logique de vous rencontrer ensemble.

Lily le fixait avec attention, mais le mystère semblait s'épaissir. Elle s'éclaircit la voix, tentée de se lever et de partir, mais la curiosité l'emporta.

— Je m'appelle John Williamson, et voici ma cliente, Mia Jones. C'est elle qui a suggéré de vous réunir pour évoquer les souhaits de sa tante, Hope Berenson. Notre étude représentait déjà Mme Berenson depuis de nombreuses années.

Lily tendit la main vers le document posé devant elle et en lissa machinalement les bords sans cesser d'écouter.

— Mia, voulez-vous prendre la parole pour fournir les explications nécessaires ?

Mia hocha la tête et se leva. Elle montrait toujours des signes de nervosité. Lily se renfonça dans sa chaise et se prépara à écouter.

— J'aimerais moi aussi vous remercier de votre présence ici aujourd'hui, et je vous prie d'excuser ma fébrilité. Voyez-vous, je n'ai pas l'habitude de prendre la parole devant un public si nombreux.

Elle esquissa un petit sourire inquiet avant d'ajouter :

— Je dois vous avouer que je me ronge les sangs depuis des heures.

Lily sourit en retour et tout le monde dans la pièce parut pousser un soupir de soulagement, comme si la confidence les avait tous détendus.

— Comme vous l'a indiqué M. Williamson, ma tante s'appelait Hope Berenson et, pendant de nombreuses années, elle a dirigé ici à Londres une maison, Hope House, pour les mères célibataires et leurs bébés. Elle était réputée pour sa discrétion ainsi que pour sa générosité, et ce malgré la conjoncture.

Elle eut un petit rire nerveux et promena son regard sur l'assistance.

— Je suis sûre que vous vous demandez pourquoi diable je vous raconte tout ça, mais, faites-moi confiance, vous allez très vite comprendre.

Lily se pencha en avant. Quel pouvait bien être le lien entre sa grand-mère et cette Hope House ? Pour autant qu'elle le sache, sa grand-mère n'avait eu qu'un seul enfant – son propre père. Avait-elle quelque part dans le monde un *oncle* ou une *tante* qui serait né quand sa grand-mère était bien plus jeune ? Peut-être le lien était-il même encore antérieur ?

— La maison est demeurée à l'abandon pendant de nombreuses années, mais elle doit bientôt être démolie pour faire place à un lotissement. C'est pourquoi j'ai décidé d'y retourner pour jeter un dernier coup d'œil avant le démarrage du chantier, au cas où.

Lily jeta un regard vers les autres femmes de la table : toutes fixaient Mia, souvent les sourcils froncés ou relevés, comme si elles réfléchissaient également à la connexion qu'elles pouvaient avoir avec cette « maison de l'espoir ».

— Quel est donc le rapport entre cette vieille baraque et nous ? demanda la jeune femme aux cheveux châtain assise en face de Lily.

— Désolée ! J'aurais dû commencer par là, s'exclama Mia d'un air encore plus embarrassé.

Elle s'éloigna de sa chaise et traversa la pièce.

— Ma tante s'était aménagé un grand bureau à Hope House et elle y conservait toutes ses archives. Je me suis souvenue que ma mère adorait le tapis de cette pièce, alors je me suis dit que je pouvais peut-être le récupérer pour l'installer ailleurs au lieu de le jeter. Lorsque je l'ai roulé pour l'emporter, j'ai aperçu quelque chose entre deux lames de parquet. Et, étant ce que je suis, eh bien, je n'avais plus qu'une seule idée en tête : revenir avec un outil pour dégager les lattes et voir ce qui se cachait dessous.

Soudain totalement happée par l'histoire de Mia, Lily se surprit à frissonner d'excitation. La narratrice brandit un coffret qui se trouvait posé sur une table au fond de la salle.

— Sous la première latte, il y avait deux petites boîtes et, en dégageant la seconde, j'ai vu qu'il y en avait bien d'autres, toutes alignées et pourvues d'une étiquette manuscrite. Je me suis dit que j'avais sans doute mis la main sur un trésor ! Mais en voyant que chaque étiquette portait un nom, je compris que ce n'était pas à moi d'ouvrir ces boîtes, même si je mourais d'envie de savoir ce qu'elles contenaient.

Elle sourit et chercha le regard de chacune des personnes présentes avant de continuer.

— Avec l'aide de maître Williamson, j'ai retrouvé la trace de la plupart des destinataires de ces boîtes.

J'avoue que, pour une fois, je suis contente que ma curiosité maladroite ait pu servir à vous réunir ici aujourd'hui. Voici les boîtes que j'ai apportées.

Mia les déposa soigneusement une par une sur la table et Lily tendit le cou pour tenter de lire les étiquettes. C'est alors qu'elle repéra le nom de Patricia Rhodes. Il n'y avait aucun doute, c'était bien celui de sa grand-mère ! Elle jeta un regard incrédule à Mia tandis que le notaire reprenait la parole.

Comment le nom de ma grand-mère a-t-il atterri là ?

— Quand Mia a retrouvé ces boîtes, elle me les a apportées et nous avons consulté les vieux dossiers qui se trouvaient autrefois dans le bureau de sa tante. Cette dame était très méticuleuse, et bien que nous sachions le caractère confidentiel de ces documents, ils nous ont semblé suffisamment anciens pour que nous nous sentions autorisés à y rechercher le nom des propriétaires légitimes des coffrets. Je m'en suis même fait un devoir.

— Vous n'en avez ouvert aucune ? demanda Lily à l'intention de Mia.

— Non, répondit celle-ci d'une voix plus basse et plus douce. C'est la raison pour laquelle je vous ai demandé de venir car c'est à vous d'en décider.

Ses yeux s'emplirent de larmes et Lily la vit les essuyer promptement.

— Pour que ma tante les ait cachées durant toutes ces années, elles devaient avoir une grande importance à ses yeux. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi elle n'a pas cherché à les remettre à leurs propriétaires de son vivant. J'ai senti que la tâche m'incombait, et il vous revient à présent de choisir de les ouvrir ou de les laisser scellées à tout jamais.

Lily réprima l'envie de se lever pour étreindre Mia mais, à y regarder de plus près, la jeune femme semblait s'être ressaisie, soudain moins vulnérable.

— Ce que nous ignorons, poursuivit le notaire en s'appuyant sur la table pour se relever lentement, c'est s'il existe d'autres boîtes qui ont été remises à leurs destinataires au fil des années. Mme Berenson a pu choisir de ne pas rendre ces sept-ci pour des raisons particulières, ou bien elles n'ont jamais été réclamées.

— Ou elle a pu, pour des raisons qui lui appartenaient, décider qu'il valait mieux continuer à les cacher, termina Mia à sa place. Dans ce cas, j'ai peut-être exhumé quelque chose qui aurait dû rester secret.

Le notaire s'éclaircit la voix.

— Certes, mais quelle qu'en soit la raison, mon devoir est de les remettre à leurs propriétaires attitrés ou, le cas échéant, à leurs héritiers.

— Et vous n'avez vraiment pas la moindre idée de ce qu'elles contiennent ? demanda une femme assise de l'autre côté de la table.

— Absolument pas, répondit Mia.

— Eh bien, tout ceci m'a l'air passionnant, mais je dois retourner travailler, commenta une beauté brune assise à l'écart des autres. Donnez-moi la boîte étiquetée « Cara Montano » et je vous abandonnerai.

Son manque d'intérêt manifeste surprit Lily ; elle-même mourait d'impatience d'ouvrir la boîte de sa grand-mère.

— Je vous remercie d'être venue, ajouta le notaire. Si vous avez des questions, n'hésitez pas à revenir vers moi.

La femme hocha la tête mais à son air, Lily comprit qu'elle n'avait pas la moindre intention de rester en contact. Personne d'autre ne bougea lorsque, après avoir attesté de son identité et signé une décharge, la brune jeta négligemment la boîte dans son sac à main et quitta la pièce d'un pas pressé. Lily avait juste eu le temps de voir qu'elle s'appelait Georgia.

Le notaire reprit la parole.

— Je vous demanderai de me faire passer un justificatif d'identité puis de signer le reçu correspondant et je vous remettrai votre boîte. J'imagine que vous êtes tous attendus quelque part.

Lily lut le document posé devant elle et sourit à Mia qui faisait passer un stylo.

— Merci, dit-elle en signant. C'est un véritable mystère, n'est-ce pas ?

Le visage de Mia s'illumina et Lily la trouva vraiment jolie, avec cette expression détendue. Tout au long de son allocution, elle semblait avoir revêtu un masque de confiance feinte.

— J'ai bien conscience du caractère incongru de la situation, mais en voyant le soin que ma tante avait apporté à l'étiquetage de ces boîtes, je me suis sentie investie d'une mission. Je n'aurais pas pu continuer à me regarder dans un miroir si je les avais abandonnées dans cette maison vouée à être démolie.

Lily acquiesça.

— C'est tellement dommage qu'elles soient restées cachées pendant toutes ces années !

Mia prit la feuille des mains de Lily pour la remettre au notaire avant de revenir avec la petite boîte. Il s'agissait en réalité d'un coffret en bois,

entouré d'un brin de ficelle qui retenait la fameuse étiquette portant le nom des destinataires. Comme tous les autres, celui de la grand-mère de Lily était calligraphié avec raffinement. De toute évidence, c'était la même main qui les avait rédigés.

Résistant à la tentation de dénouer la ficelle sur-le-champ, elle se contenta de caresser du doigt la surface lisse, tout en laissant son imagination divaguer sur la nature du contenu.

— Je n'ai rien à ajouter, sauf si vous avez des questions..., intervint le notaire.

Lily secoua la tête, puis leva les yeux vers Mia. Quelque chose en elle intriguait Lily, une impression de solitude peut-être, aussi l'aborda-t-elle tandis que la réunion s'achevait.

— J'ai très envie d'ouvrir la mienne tout de suite, dit Lily. Je n'ai jamais aimé les surprises.

— Assurez-vous auparavant d'être prête à remuer le passé. Une fois son contenu dévoilé, bon nombre de choses pourraient être bouleversées, des secrets révélés. Ce que vous pensiez savoir de votre grand-mère pourrait s'avérer erroné. Certains mystères sont censés demeurer cachés. C'est le genre de chamboulement que je redoute le plus depuis que j'ai décidé de vous retrouver.

— Je comprends, acquiesça Lily. Pour être honnête, j'ai du mal à croire que ma grand-mère puisse être mêlée à cette histoire.

— Croyez-moi, répondit Mia, je sais ce que vous ressentez. Jusqu'à récemment, j'ignorais moi aussi tout de cette histoire, mais ma tante tenait un journal intime que j'ai retrouvé caché au milieu des boîtes. Je suis plongée dedans depuis quelques semaines. Des dizaines de femmes sont passées par

cette maison, certaines qui souhaitaient se débarrasser de leur bébé, d'autres qui avaient le cœur brisé de devoir l'abandonner.

— Mais si autant de femmes y ont accouché, demanda Lily, ne devrait-il pas y avoir davantage de boîtes ?

— C'est possible, mais peut-être que certaines boîtes ont déjà été récupérées. Vos grands-parents sont peut-être les seuls à n'être jamais venus chercher des réponses à leurs questions.

— Oh, est-ce que quelqu'un a oublié la sienne ? s'écria Lily en désignant une boîte pendant qu'elle rangeait soigneusement la sienne dans son sac à main.

— Non, cette septième boîte n'a pas été attribuée, expliqua Mia. En réalité, je ne sais pas pourquoi je l'ai apportée puisque je n'ai pas trouvé la personne à contacter, mais il m'aurait paru étrange de la laisser de côté.

Lily lut le nom inconnu en se demandant à qui la boîte pouvait bien appartenir. Le fait que les autres descendants soient venus récupérer la leur était déjà incroyable, mais, comme elle, les autres avaient dû succomber à la curiosité.

— En tout cas, merci encore de vous être occupée de tout cela, dit-elle.

— J'espère que votre boîte ne renferme pas de mauvaises surprises, ajouta Mia en la saluant de la main.

Lily lui rendit son geste et lança un sourire à une autre femme qui partait en même temps qu'elle. Quelques heures plus tôt, elle s'était sentie envahie de nostalgie pour un pays qui n'était pas vraiment le sien, et les gens qu'elle avait croisés au cours de

ces quatre dernières années lui manquaient tant qu'elle avait caressé l'idée de sauter dans le premier avion pour la Nouvelle-Zélande. Mais en cet instant, elle avait l'impression d'être exactement à sa place à Londres. Et si elle n'était pas rentrée dans *son* pays, elle n'aurait jamais reçu cette étrange petite boîte qui portait le nom de sa grand-mère.

Elle ne croyait pas au destin et n'y avait jamais cru, mais elle allait peut-être devoir réviser son jugement.

Italie, 1937

Estée n'oublierait jamais la première fois qu'elle le vit. Elle se tenait sur la scène, le cœur battant à tout rompre, comme prêt à bondir hors de sa poitrine. Face à elle, le public applaudissait et souriait, et elle le salua d'une ample révérence avant de se remettre sur ses pointes et de quitter lentement la scène. Elle gardait le dos droit, les bras tendus, les dents serrées et le sourire impeccable malgré la douleur qui tirait son corps.

— Bravo, murmura sa mère lorsqu'elle apparut, les bras grands ouverts pour envelopper Estée dans une étreinte aussi théâtrale que les baisers qu'elle déposa sur ses joues sous les yeux de la foule amassée. Ils t'ont adorée.

Elle savait ce que cela signifiait. Sa mère voulait que tous assistent à cet échange, du moins tous ceux qui importaient, et ce jour-là il s'agissait de montrer aux familles influentes du Piémont l'ampleur du talent de cette jeune fille qui était des leurs. Un peu plus tôt, Estée avait surpris quelqu'un en train de glisser une poignée de billets à sa mère, aussi n'ignorait-elle pas que sa famille se faisait

rétribuer pour ses performances. Et si sa mère l'accueillait ainsi à la fin du ballet, c'était que le spectacle était loin d'être terminé. Elle s'efforça de ne pas se raidir, comme si elle était habituée à ce genre de démonstrations d'affection.

Estée adorait danser. Sa mère répétait à l'envi l'histoire de la petite fille qui dansait avant de savoir marcher, même si Estée se doutait que l'anecdote avait été largement embellie. En vérité, elle dansait depuis sa plus tendre enfance, et lorsqu'elle avait commencé à prendre des leçons, il n'avait pas fallu longtemps pour que son talent soit repéré.

Tandis que sa mère entreprenait de saluer les familles qui s'apprêtaient à partir, Estée se tenait à ses côtés, le port toujours irréprochable, et saluait à son tour de la main dans un geste de grâce pure. Le sourire immuable et la tête légèrement baissée dans une attitude de modestie, elle veillait à ne commettre aucun impair qui lui aurait valu un sermon par la suite.

C'était à elle qu'il incombait d'améliorer le sort de sa famille. Tout le poids de la destinée familiale reposait sur ses épaules et, parfois, cela lui tordait l'estomac, dans une douleur aussi vive que celle qu'elle éprouvait la nuit, lorsque son corps criait famine. Elle s'entraînait toute la journée et, malgré cela, n'avait droit qu'à des miettes de ce que ses frères et sœurs recevaient.

*Tu dois rester mince, Estée, comme un oiseau !
Personne n'a envie de voir danser une petite boulotte,
n'est-ce pas ?*

Elle baissa les yeux sur ses jambes, consciente que sa mère faisait un scandale au moindre gramme

qu'elle prenait. Elle n'avait que douze ans mais ses mollets grossissaient à vue d'œil, ne serait-ce que parce qu'elle s'entraînait sans relâche. D'ailleurs, son professeur de danse lui avait dit qu'elle pouvait en être fière, mais elle se demandait parfois si sa mère ne confondait pas les muscles et la graisse, et plus elle s'exerçait, pendant des heures chaque jour, plus ses muscles se développaient.

Et j'ai encore moins le droit de manger !

Un garçon, qui se tenait un peu à l'écart de ses parents et de ses frères et sœurs, s'approcha d'elle. Lorsqu'elle croisa son regard, Estée oublia totalement ses crampes d'estomac. Il avait le regard brillant et son sourire était à nul autre pareil ; alors que tout le monde semblait se forcer à sourire par simple politesse, le sourire du garçon illuminait son visage avec une sincérité réelle. Son masque se fissurant par mimétisme, Estée lui répondit spontanément.

Comme sa famille bavardait avec les personnes autour d'eux et que sa mère semblait en grande conversation avec une autre femme, elle s'approcha du garçon, curieuse de savoir qui il était. Elle ne fréquentait plus l'école et sa famille était installée depuis peu dans la région. Ils avaient récemment déménagé pour le travail de son père, aussi ne connaissait-elle pas les enfants des environs. D'ailleurs, sa mère ne l'aurait jamais laissée se mêler à eux. Tout ce qui risquait de la distraire de la danse lui était formellement interdit.

Lorsque le garçon lui fit signe de le suivre, Estée ne put résister à la tentation, les yeux rivés sur la tête brune qui disparaissait dans la foule. Où allait-il ? Et pourquoi voulait-il qu'elle vienne aussi ?

En jetant un nouveau coup d'œil à sa mère, elle constata que celle-ci était toujours absorbée par sa conversation. Elle en conclut que l'absence de sa « petite ballerine » passerait inaperçue, et elle se fraya discrètement un chemin à travers la foule, en adressant un sourire à tous ceux qu'elle croisait. Elle se sentait de plus en plus hardie à mesure qu'elle progressait, et elle parvint à s'éclipser sans se retourner. Au moment où elle franchit la porte, elle fut parcourue d'un frisson, l'air frais de l'automne au contact de ses épaules nues, mais elle s'élança dehors pour rejoindre le garçon.

Le voilà.

Elle prit le temps de jeter un dernier coup d'œil par-dessus son épaule avant de s'avancer vers lui, de crainte que sa mère ne surgisse. *Elle a sans doute remarqué mon absence à présent. Elle va venir me chercher.* Mais il n'y avait personne. Elle déglutit, hésita, pensa brièvement aux conséquences. Si on la voyait seule avec un garçon, elle imaginait déjà les rumeurs ! Parfois, elle se sentait encore comme une toute petite fille, mais elle savait que ce n'était pas l'impression qu'elle donnait ; son apparence évoquait sans doute possible la jeune fille sur le point de devenir femme, une femme capable de faire tourner la tête des hommes, ce qui signifiait aussi qu'elle ne pouvait pas se permettre d'être vue seule avec l'un d'eux, même s'il avait son âge. Cependant, à cet instant, elle oublia toute précaution et avança vers lui.

— Bonsoir, lança-t-il.

Il était assis dans l'herbe et s'amusait à jeter des cailloux dans un petit bassin.

— Bonsoir, répondit-elle en s'agenouillant à quelque distance de lui.

Elle ne tenait pas à s'approcher trop près et tentait désespérément de conserver une certaine pudeur malgré la finesse de son tutu.

Ils demeurèrent ainsi pendant une minute, sans parler, et elle le regarda arracher machinalement sur quelques brins d'herbe avant de tirer quelque chose de sa poche : une cigarette qu'il glissa entre ses lèvres. Il l'alluma à l'aide d'une allumette avant de tirer une bouffée. Il toussa, ce qui les fit rire tous les deux, et tendit la cigarette à Estée. L'espace d'un instant, il avait eu un air d'adulte, mais le toussotement rappela à Estée que ce n'était qu'un jeune garçon qui jouait à la grande personne, tout comme elle n'était qu'une petite fille qui jouait à être une femme. Elle comprit qu'il cherchait à l'impressionner et se demanda s'il avait volé la cigarette à son père.

Estée hésita, les poings serrés, en proie à une lutte intérieure entre sa raison et son envie. *Mais prends-la donc !*

La voix de sa mère résonnait dans sa tête et elle savait qu'elle ne devait pas accepter cette cigarette, mais il y avait quelque chose chez ce garçon, et elle était si lasse de faire tout ce qu'on lui imposait ! Il souriait toujours, mais il paraissait avoir retrouvé une certaine candeur. Estée avait souvent vu les hommes faire des messes basses en se poussant du coude, elle s'était souvent sentie gênée par leurs louanges et leurs sous-entendus, et elle avait l'habitude de voir les garçons faire les coqs pour l'impressionner. Mais pas lui. Il faisait preuve d'une curiosité et d'une retenue qui l'attiraient.

Estée tendit la main et il se rapprocha en se tortillant pour lui passer délicatement la cigarette. Leurs doigts se frôlèrent un bref instant tandis qu'elle faisait de son mieux pour tenir le petit tube blanc comme elle avait vu le garçon le faire. Elle avait aussi admiré les stars de cinéma qui érigeaient leur façon de fumer en un monument d'élégance, ainsi que les femmes de la bonne société et leurs amis, lors des spectacles et des réceptions, dont les luxueux porte-cigarettes exacerbaient les charmes, et elle tenta à son tour d'avoir l'air adulte. Hélas, elle avala sa première bouffée maladroitement de travers et fut prise d'une crise de toux – un peu loin de l'attitude séduisante qu'elle avait en tête !

Le garçon sourit mais ce n'était pas pour se moquer de sa maladroite. Au contraire, il vint s'asseoir tout contre elle. Il retira son veston, le posa sur ses épaules et lui tapota le dos. Elle se blottit dans le vêtement, heureuse que la brise froide cesse de mordre sa peau nue, mais elle se sentit gênée de voir combien il lui avait été facile de se pencher vers elle pour la toucher.

— Je ne comprends vraiment pas pourquoi tout le monde adore fumer ! s'écria-t-elle en lui rendant la cigarette. C'est répugnant.

Il haussa les épaules et tira une nouvelle bouffée avant de recracher la fumée.

— Il ne faut prendre que de petites bouffées au début. Peu à peu, on s'habitue.

Mais il ne parvint pas à la convaincre qu'il aimait cela ni qu'il s'y adonnait souvent car lorsqu'elle afficha une grimace, il laissa tomber le mégot et l'écrasa sous sa semelle. Quelle qu'en soit la raison,

même s'il faisait simplement preuve de politesse, la cigarette avait disparu.

— Je m'appelle Félix, dit-il en tendant la main.

— Estée, répondit-elle en acceptant sa poignée de main.

Ils éclatèrent alors d'un rire embarrassé et se lâchèrent pour regarder le bassin. S'ils avaient été plus âgés, ils se seraient embrassés sur la joue, mais ils étaient dans un entre-deux, et ni l'un ni l'autre ne semblait très expert dans l'art de jouer aux adultes.

— Aimes-tu danser ? demanda-t-il en lui jetant un regard en coin avec un sourire timide.

— J'adore ça, répondit-elle en sachant que c'était à la fois profondément vrai et terriblement mensonger.

Autrefois, elle adorait danser, mais à présent, elle n'en était plus si sûre.

— Dans ce cas, pourquoi avais-tu l'air si triste ? Elle afficha un air surpris.

— Quand donc ? Je n'étais pas triste !

— Je crois que tu es très douée pour faire semblant d'être heureuse. Mais tes yeux avaient l'air tristes alors que tu souriais.

Elle nota en son for intérieur qu'il lui faudrait modifier sa manière de se tenir en public, son apparence, jusqu'au moindre battement de cils. Elle devait paraître heureuse tout le temps, pas seulement quand elle dansait, mais aussi lorsqu'elle était en présence d'autrui. Elle enfonça les ongles dans ses paumes pour refouler la colère qui montait en elle. Si un jeune garçon était capable de lire en elle, comment pouvait-elle espérer tromper qui que ce soit d'autre ?

Si je ne suis pas parfaite, je n'y arriverai jamais. Je n'ai pas le temps de fumer des cigarettes et de bavarder avec des garçons. Qu'est-ce que je fabrique ici d'ailleurs ?

— Pourquoi fais-tu cela ? demanda-t-il en indiquant ses mains dans lesquelles elle enfonçait si fort ses ongles qu'il lui fallait une volonté de fer pour ne pas gémir de douleur. Pourquoi te mutiles-tu ?

— Je ne fais rien du tout ! s'exclama-t-elle en cachant sa main.

Elle se sentait humiliée d'avoir été prise sur le fait. Elle se dégagea aussitôt du veston, mais Félix rattrapa celui-ci avant même qu'il touche terre. Elle aurait dû rester à l'intérieur – mais qu'avait-elle en tête ?

— Je ne devrais pas être ici, ajouta-t-elle en triturant du bout des doigts l'ourlet de son tutu.

Elle ne l'avait cependant pas quitté des yeux.

— N'as-tu pas le droit de t'amuser un peu ? insista-t-il.

Au lieu d'enfiler son veston, il le lui tendit, comme s'il pensait qu'elle pourrait le reprendre.

— Non.

Cette fois, malgré tous ses efforts, elle fut incapable de masquer la tristesse qui voilait ses yeux.

— Non, je n'ai pas le droit de m'amuser, jamais. Je n'ai le droit que de danser.

— Dis-moi où tu habites, dit-il. Parfois, la nuit, je me faufile dehors et je descends jusqu'au fleuve. Tu pourrais me rejoindre si tu veux.

Elle secoua la tête. Elle n'allait certainement pas lui donner son adresse. Elle était suffisamment avertie pour ne pas vagabonder en pleine nuit avec qui que ce soit, surtout avec un garçon, même s'il



13986

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 3 novembre 2023*

Dépôt légal novembre 2023
EAN 9782290394069
OTP L21EPLN003566-611697

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion